

Les camarades
adresseront tout ce qui concerne
l'en dehors
à E. ARMAND
22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

bi-mensuel

2^e ANNÉE, n° 10

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, roumain.

Abonnements : Six mois . 3f. » — Extérieur . . . 4f. »
Un an . . . 5 50 — — . . . 7 50

Tout numéro antérieur au courant : 0 fr. 25

Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, peu en importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

La Liberté au point de vue social.

Il y a des personnes qui sont convaincues que nous ne pourrions jamais nous entendre, nous autres hommes, sur la signification exacte de la liberté. Et il est logique, pour ceux qui opinent ainsi, que nous ne puissions jamais parvenir à vivre d'accord ou à organiser la vie sociale en prenant comme base et fondement des relations sociales, comme normes ou liens de sociabilité : la liberté.

Jusqu'à un certain point, pareille croyance est excusable chez des gens qui, par incapacité, par indifférence, à la suite d'anomalies mentales, ne se sont jamais donné la peine de réfléchir un instant et de s'enquérir par eux-mêmes des causes génératrices de l'injustice sociale, incarnée et soutenue par les idées autoritaires qui servent d'étai aux institutions sociales, et qui nourrissent la pensée de la plupart des hommes. L'important, ce n'est pas qu'il y ait des hommes qui croient ou qui pensent de cette façon. Ce que je voudrais démontrer, c'est l'erreur de ces personnes, le non fondé de leur crainte, de leur doute, de leur conviction concernant l'inefficacité ou l'impossibilité, pour la liberté, d'arriver quelque jour à être le lien ou l'esprit créateur de la vie sociale dans ses aspects multiples et variés.

Nous sommes tellement accoutumés à évoluer au dedans des brancards de l'autoritarisme que nous lui attribuons une puissance surnaturelle, un pouvoir indispensable, et nous ne nous rendons pas compte que si les hommes et les peuples ont pu, à travers l'histoire, réaliser quelques pas en avant, quelque progrès pour le mieux être de l'espèce humaine, c'est-à-dire dans le sens d'une civilisation supérieure, — cet effort a pu être tenté, cette amélioration a été obtenue, non point grâce à un aspect ou à une forme des pratiques autoritaires, ou en vertu de l'application d'un principe tyrannique, mais s'est proportionné au degré de liberté atteint en la conscience humaine.

Toute organisation étatique est inmanquablement destinée à disparaître. L'autoritarisme, en effet, n'a jamais pu que prendre des formes et des aspects différents au cours de l'évolution sociale, il n'est jamais arrivé à transformer son essence.

Toute conquête de la véritable civilisation implique un plus grand degré de liberté, c'est-à-dire un pas de plus vers l'anarchie. Voilà pourquoi, malgré tous les obstacles et tous les reculs, les faits possèdent l'inappréciable vertu d'impulser les hommes à orienter leurs relations sociales vers des formes d'organisation toujours plus libertaires. Nous pouvons donc affirmer que c'est dans les relations d'individu à individu, de groupe à groupe, de peuple à peuple que nous jugeons du degré plus ou moins élevé de liberté obtenue, non point dans les institutions gouvernementales. Celles-ci, pour exister, en effet, doivent forcément violer tous les droits, nier toutes les libertés, ridiculiser toute justice.

HÉLIOS.

RÉPANDEZ NOS BROCHURES DISTRIBUEZ NOS TRACTS

La Guerre était sacrée et sainte en ce temps-là,
Rien n'égalait Nemrod si ce n'est Attila,
Et les Hommes, depuis les premiers jours du monde
Sentant peser sur eux la misère inféconde,
Les pasteurs, les fileaux lugubres et railleurs,
Cherchant quelques moyens d'amoindrir leurs douleurs,
Pour rétablir entre eux de justes équilibres,
Pour être plus heureux, meilleurs, plus grands, plus libres,
Plus dignes du ciel pur qui les daigne éclairer,
Avaient imaginé de s'entredévoier.

Victor HUGO.

Puis-je vivre sans autorité ?

Puis-je vivre sans autorité ? cela revient à me demander : est-ce qu'il m'est possible d'accomplir les fonctions de nutrition, de relation, de reproduction — penser, respirer, consommer, produire, aimer, me divertir, etc., — sans mouchards, sans juges, sans soldatesque, sans percepteurs d'impôts, sans législateurs, sans organisateurs ni administrateurs sociaux ? Car l'autorité est un phénomène concret et non une abstraction, comme voudraient bien nous le faire croire ceux qui vivent aujourd'hui de l'exercice des fonctions autoritaires, ceux qui espèrent en vivre demain, ceux qui ont besoin des fonctionnaires d'autorité pour les maintenir en leurs privilèges et en leurs monopoles.

Je n'éprouve aucune difficulté à formuler ma réponse à cette question : Je n'ai aucun besoin de l'existence des fonctionnaires d'autorité pour que se manifeste et se conserve ma vie. Je puis parfaitement vivre et évoluer, m'acheminer vers mon destin sans gendarmes, sans bourreaux, sans applicateurs d'articles de Code, sans surveillants de maisons d'arrêt ou de maisons centrales, sans prêtres, sans élus, sans électeurs. Il n'est pas un philosophe, pas un biologiste, pas un physiologiste digne de ce nom qui puisse me prouver qu'il est indispensable pour que j'assimile, désassimile, etc., qu'il existe des représentants de l'autorité. Il n'y aurait pas un seul exécutif d'autorité sur le globe que j'accomplirais tout aussi bien que je le fais — et même mieux — mes fonctions vitales. Je puis vivre sans autorité.

Je ne suis d'ailleurs pas seul dans mon cas. Malgré l'envahissement des formes autoritaires de société, il y a encore une très grande quantité d'êtres humains qui vivent sans fonctionnaires d'autorité, sans institutions autoritaires. Dans l'Afrique centrale, en Australie, en Guinée, aux îles Carolines, dans les landes de l'Argentine, dans l'intérieur du Paraguay, du Chili, de la Bolivie, du Pérou, dans le *setão* brésilien (sur une superficie équivalente aux 2/3 environ de l'Europe), ailleurs encore, il y a des millions d'hommes qui ne connaissent ni lois ni autorité constituée, auxquels il serait absurde de parler d'Etat, de lois, de gouvernement, d'une administration de la vie publique, d'une organisation quelconque de la justice. Ils ont bien entendu parler, ils savent vaguement qu'au septentrion ou au midi, au couchant si ce n'est pas au levant, il y a un chef de l'Etat, une capitale, mais le fonctionnement des organes de l'autorité leur échappe et ils ne s'en soucient pas. Ces millions d'êtres humains ne s'entre-dévoient pas, somme toute. Il est entendu qu'aux yeux des bénéficiaires des systèmes d'autorité — et de ceux qui voudraient bien l'être — la civilisation que réalisent ces êtres est rudimentaire, misérable, mais c'a tout juste la valeur d'une opinion. Quoi qu'ils en disent, cela n'empêche ces hommes ni de cultiver leurs champs, ni de vivre du produit de leur chasse ou de leur pêche, ni de s'élever une cabane pour se garantir de l'inclémence de la température, ni de consommer leurs amours, ni d'élever leurs petits, ni d'entretenir avec leurs voisins des rapports d'amitié ou d'intérêt, de réciprocité d'un genre ou d'un autre.

Et ce ne sont pas seulement ces êtres appartenant à l'espèce humaine qui existent sans agents d'autorité parmi eux ; il y a une quantité innombrable d'êtres vivants — que dans leur vanité imbécile, les bipèdes « civilisés » qualifient d'inférieurs — mammifères, oiseaux, insectes, chez lesquels on ne découvre pas d'individus mis à part pour remplir des emplois analogues à celles qu'exercent les fonctionnaires d'autorité au sein

des milieux humains. Ils ne paient point d'impôts, ils ignorent les frontières et le militarisme, il ne leur est jamais venu la pensée de créer une police et de construire des prisons pour conserver leur civilisation à eux ; qui vaut pour eux, après tout. Malgré cela, ils vivent isolément ou en société, selon le cas ; ils savent se réunir quand il le faut, pour se défendre contre leurs ennemis extérieurs, quitte à reprendre leur liberté d'action une fois le péril passé ; ils construisent des nids et des abris, se préoccupent de l'entretien de leur progéniture, protègent souvent les plus faibles d'entre eux et ne travaillent pas pour entretenir des parasites sociaux.

Donc, sans aucune crainte d'être contredit, je puis affirmer qu'il existe, sur le globe où nous évoluons, une quantité immense d'êtres — humains ou non — qui, sans institutions dictatoriales, sans agents d'autorité, accomplissent toutes les fonctions nécessaires à l'entretien de leur existence. De là à déduire que l'autorité est un surajouté, il ne faut pas être grand clerc. La vie est antérieure à l'autorité ; l'apparition de la vie humaine est antérieure à l'apparition des institutions autoritaires, des représentants de l'autorité. On a vécu bien longtemps, on vit encore, on peut vivre, je peux vivre sans autorité. Les manifestations de l'autorité sont inutiles à la réalisation, à la perpétuation de la vie, de ma vie.

L'homme qui s'est rendu compte que l'existence des exécutifs de l'autorité est un surajouté, une excroissance, une anomalie par rapport à la vie, est tout simplement un être guéri, libéré, débarrassé d'une tumeur, d'une tare intellectuelle ; ramené à un état de bonne santé psychologique. Il est vrai que ce retour personnel à une situation de santé normale n'empêche pas les agents de l'autorité de le presser, de le harceler, de le tourmenter, le cas échéant. Mais cela est dû à ce que les êtres humains qui l'entourent vivent sous l'empire, sous la suggestion du préjugé de la nécessité, de l'indispensabilité de l'existence des représentants de l'autorité. Car l'existence des agents des institutions gouvernementales — et ces institutions ne fonctionnent que par leurs représentants — est la conséquence de la foi qu'ont en leur besoin la grande majorité des hommes, mal éclairés, mal portants physiologiquement parlant. C'est un accident. Et cet accident ne saurait empêcher que l'homme parvenu — tout au moins par la pensée — à un état d'être ignorant Etat, gouvernement, organisations autoritaires, police, tribunaux, bagnes, armées, dictatures, etc., etc., est un humain affranchi, renouvelé, revenu à l'état norm. Il n'est aucun sophisme, aucune ratiocination, aucun verbiage capables d'infirmer cette constatation.

E. ARMAND.

Aujourd'hui

Il ne faut pas confier davantage au temps que ce qui tombe dans l'orbite de son inertie, qui vieillit le vin, dépoille l'arbre, rouille le fer. Mais la récolte des raisins, le plant des vignes, la route qui gravit les cimes — ceci jamais. C'est l'homme qui doit le faire.

Le temps, c'est l'évolution : un mouvement fatal, un coup isochrone qui réveille les peuples et les pousse de pré en pré, à la recherche d'une meilleure pâture, d'une étable plus sûre, plus hygiénique. Ceux qui ne mourront pas de faim et de soif arriveront. Mais toujours comme des troupeaux destinés à la boucherie, la clochette au cou.

Esclaves ! N'hypothéquez pas votre liberté au temps. Ce n'est pas hier, ce n'est pas demain qu'il faut vous révolter, c'est aujourd'hui, c'est maintenant.

Rodolfo Gonzalez PACHECO.

En guise d'épilogue

Un conseiller municipal conservateur d'un des quartiers ouvriers de Londres lâchait l'autre jour un de ces mots qui sortent du cœur et qui révèlent bien la pensée intime des classes dirigeantes à l'égard de la maternité irraisonnée. Il s'agissait de doubler le prix des frais d'hospitalisation de la Maternité de ce quartier, je crois. « La maternité est une chose dont on peut fort bien se passer... « c'est un luxe » proclama en pleine séance le digne édile. Car, malgré leurs lois antimalthusiennes, leur soi-disant horreur de la prostitution, leurs croisades pudibondes, les conservateurs, en gens d'affaires conscients, sont en leur for intime persuadés que la maternité est seulement accessible à ceux qui ont le moyen de subvenir à l'entretien de leur progéniture. Leurs conjointes à eux, font des enfants comme elles achètent une fourrure, une auto ou une maison de campagne — c'est un luxe — et encore n'en font-elles que dans une mesure restreinte. Entre nous, le conseiller londonien a raison, le bon sens démontre que c'est un luxe pur que de mettre au monde des enfants auxquels on n'est pas certain d'assurer la pâte, jusqu'au jour où ils pourront se passer de leur génitrice. Mais tous ces raisonnements n'empêcheront pas les bonnes femmes de Fulham de procréer à tort et à travers. Et elles ne sont pas les seules.

QUI CÉ.

Réalités, Vérités

On juge un gouvernement sur son papier-monnaie. A voir ces infectes « coupures » qui circulent de mains en mains, véhicules de tous les microbes connus et inconnus, on n'a pas de peine à conclure qu'un gouvernement qui en est réduit à de tels expédients est lui-même d'une saleté morale repoussante. Ce papier puant, décheté, souillé de tous les miasmes, qu'on prend du bout des doigts avec des nausées, est l'image exacte de la morale et de la politique dont nous sommes victimes, et qui nous tuent un peu plus chaque jour.

Les catastrophes de chemin de fer recommencent, par suite du remplacement, par un personnel de fortune du personnel habituel, renvoyé pour fait de grève ; par suite aussi de l'incurie des compagnies, mettant moins d'empressement à réparer leur matériel qu'à augmenter leurs tarifs. Ce sont « les bolchevistes », disent les journaux à leur solde. Et leurs lecteurs les croient sur parole. Pendant ce temps, les vrais coupables échappent à la justice ; ce sont ceux qui sont chargés des « enquêtes », qui crient « à l'assassin », et dénoncent les auteurs imaginaires d'attentats dont ils sont seuls responsables.

Le vote obligatoire ! Il ne manquait plus que cela. C'est complet ! Naturellement, ce sont des « républicains » qui ont émis cette idée saugrenue d'obliger les gens à porter un bulletin dans une urne sous peine d'amende. C'est une trasserie de plus dans le pays du droit.

Des gens s'insultent sur les murs. Ils étalent réciproquement leurs tares sous les yeux du public. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? Cela ne nous intéresse pas. Cependant, il est toujours amusant de voir des individus se reprocher leurs saletés, s'accuser de tous les crimes, quand ils se brouillent pour un motif quelconque.

Journalistes-dénonciateurs, journalistes-policiers, journalistes à tout faire ne contribuent guère à rehausser le prestige de la presse. Le public a les journalistes qu'il mérite ; ils sont en harmonie avec l'ambiance. Leur honnêteté est plutôt suspecte. Salir les gens est leur idéal.

On affranchit les lettres, qui ne parviennent pas à destination. On prend un train qui déraile. On donne de l'argent en échange de services purement fictifs. On paie pour se faire assassiner et voler. C'est cela qu'on appelle la civilisation !

Des camarades disent de X... « C'est un imbécile. Il ne sait pas profiter de ses relations. Il végètera toute sa vie ». C'est ainsi qu'ils jugent l'homme qui est resté propre, qui ne s'est jamais compromis et n'a jamais agi basement. C'est tout ce qu'ils trouvent à dire sur celui qui leur a donné l'exemple de la sincérité et de la droiture.

Le découragement s'empare des meilleurs qui constatent qu'entour d'eux c'est le mensonge et la bêtise qui triomphent. Cependant les meilleurs peuvent-ils se décourager? Leur lassitude n'est que passagère. Plus la laideur se développe, plus ils s'efforcent de la combattre en eux-mêmes et chez les autres.

Nos maîtres auront beau faire : ils auront beau prononcer condamnations sur condamnations, enfermer dans les prisons quiconque pense librement, ils n'arriveront jamais, quoi qu'ils fassent, à fermer la bouche aux hommes de cœur. Ceux-ci proclameront envers et contre tous leur foi en un monde plus juste et plus beau que celui qu'ils ont sous les yeux.

« Visites aux champs de bataille », c'est tout ce qui reste de cinq années de massacres! Ce commerce achève d'enrichir les mercantis qui ont déchainé la guerre et l'ont prolongée : s'ils ne vendent plus de canons (bien qu'ils en fabriquent toujours) ils promènent des voyageurs en autos-cars sur les charniers. C'est la continuation de l'exploitation de l'homme par l'homme qui est la base du régime actuel.

GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS.

Arrière

Arrière toi que la passion
Jamais n'enflamme, et que n'altère
Aucune erreur, et qui fait taire
Les plus soudaines pulsations.

Arrière toi dont la souffrance
D'autrui n'empoigne la fibre,
Et qui peut côtoyer la transe
Et la dédaigne et se croit libre.

Arrière toi qui n'as mué
— Tout change : un roc y participe —
Et passe en la vie, emmuré
Dans l'armure d'un sot principe.

Arrière aussi toi dont la route,
Un instant belle et chère aux yeux,
Face au veto vit la déroutée
Où meurt l'effort, avec le vœu.

Arrière toi qu'un idéal
Humain n'exalte et virilise,
Et qui n'a frémi de la crainte
Où se débat le, tout vital.

Arrière sage, faux savant,
Vous, dieu sec, pion d'unicité,
Enfant par la crainte arrêté,
Arrière, ô toi, l'indifférent!

(Révoltes et Sanglots.)

STEPHEN MAC SAY.

LA VALEUR ET LES CONSÉQUENCES DE SON ABOLITION, par E. Armand, où on puiera des arguments de premier ordre contre le communisme, spécialement autoritaire. Franco, 25 centimes.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

.....Comme nous et plus que nous les enfants se questionnent à la vue de la nature et de ses phénomènes, mais presque toujours, dans leur confiance naïve, ils se contentent de la réponse vague ou mensongère d'un père ou d'un aîné qui ne sait pas, d'un professeur qui prétend ne rien ignorer. S'ils n'obtenaient pas cette réplique, ils chercheraient, chercheraient toujours jusqu'à ce qu'ils se fussent donné une explication quelconque, car l'enfant ne sait pas rester dans le doute; plein du sentiment de son existence, entrant en vainqueur dans la vie, il faut qu'il puisse parler en maître des choses : rien ne doit lui rester inconnu.....

(Hist. d'une Montagne, page 40.)

.....La véritable école doit être la nature libre avec ses beaux paysages que l'on contemple, ses lois que l'on étudie sur le vif, mais aussi avec ses obstacles qu'il faut surmonter. Ce n'est point dans les étroites salles, aux fenêtres grillées que l'on fera des hommes courageux et purs. Qu'on leur donne au contraire la joie de se baigner dans les torrents et les lacs des montagnes; qu'on les fasse se promener sur les glaciers et sur les champs de neige; qu'on les mène à l'escalade des grands sommets. Non seulement ils apprendront ce que nul livre ne saurait leur enseigner; non seulement ils se souviendront sans peine de tout ce qu'ils auront appris dans ces jours heureux, où la voix du professeur se confondait en une même impression avec la vue de paysages charmants et forts; mais encore ils se seront trouvés en face du danger et ils l'auront joyeusement bravé. L'étude serait pour eux un plaisir et leur caractère se formerait dans la joie.....

(Id., page 208.)

ELISÉE RECLUS.

Fleurs de Solitude (1)

Quelle est la plus grande preuve d'amour ou d'amitié que je puisse témoigner à mon ami, sinon de vouloir qu'il se développe pleinement selon son déterminisme personnel, c'est-à-dire selon l'ensemble de ses attributs ou facultés. Mais nous aimons pour nous, et il faut un grand empire sur soi-même et beaucoup de réflexion pour admettre que celui ou ceux que nous aimons se développent sur un plan qui les conduise à suivre une voie qui ne sera peut-être pas celle où nous aurions voulu les voir s'engager.

Il est curieux de constater quel soin prennent, quel souci se donnent les biographes pour laisser dans l'ombre ou tout au moins, quand c'est impossible, pour excuser les extrémités auxquelles, dans certaines circonstances, se sont livrés ceux dont ils racontent la vie. Ce sont cependant ces écarts, ces anomalies qui les ont rendus originaux, qui en ont fait des saints ou des monstres, qui leur ont permis de faire figure au milieu de tant d'êtres indistincts.

Il m'est arrivé plus d'une fois de me trouver en face d'un fat ou d'un sot. Chaque fois, je me suis senti aussi faible, aussi dépourvu qu'un petit enfant, aussi incapable de répartie que le dernier des rustres.

Tout observateur un tant soit peu sagace s'aperçoit bientôt qu'il existe chez tout être humain normal une tendance instinctive, — « innée » — à violer la loi, à enfreindre le règlement. J'ajoute même que quelles que soient les qualités « morales » d'un homme, il lui arrive ou lui est arrivé d'agir contrairement aux conventions en vigueur dans son milieu social et cela dans tous les moments de sa vie où il a laissé parler sa nature. Car la soumission à la Loi et l'obéissance au Règlement sont un surajouté, un placage artificiel dont l'homme normal ne tient plus compte dès que son instinct parle le plus fort — il se trouve alors dans la situation de l'homme primitif : plus près de la nature. Et qui vit près de la nature ignore la discipline sociale.

J'aime mieux passer pour un ours, pour un impoli, pour un associable, qu'être obligé de fréquenter ou de ménager des gens à l'égard desquels je ne ressens aucune sympathie. Je préfère garder le silence et passer pour un sot plutôt que d'être contraint de dissimuler mes véritables sentiments.

Lorsque l'individualiste proclame qu'il veut faire « sa » volonté, il n'ignore pas qu'il ne fera rien de plus ni de moins que ce à quoi le détermine son « moi », autrement dit la somme de tous ses attributs considérés sous leurs divers aspects psycho-physiologiques. Donc, il sait qu'il ne fera que ce à quoi le déterminent ses qualifications, ses facultés. Mais ce déterminisme personnel, il entend l'augmenter, le compléter, l'amplifier, l'opposer autant que faire se peut au déterminisme grégaire et même, si possible, l'en faire triompher si ce dernier fait mine de mettre entrave à son développement.

Il n'est pas exact de dire que c'est la propriété qui fait le vol. Ce n'est pas la propriété, mais l'absence de propriété. Ce ne sont pas non plus le pain, les pommes de terre ou les pièces de cent sous qui font le vol, c'est parce qu'on manque de pain, de pommes de terre, d'écus de 5 francs que l'on vole. Rien ne vaut comme s'entendre sur l'exacte signification des mots, des termes, des propositions. Ce n'est donc pas parce que la propriété ou le capital existe qu'il y a des « expropriateurs » individuels, mais parce qu'un très grand nombre d'individus sont dépourvus de capital ou de propriété.

Où s'arrête le droit de disposition de mon avoir dans la société communiste, voilà ce qu'il est très difficile de savoir? La possession de cette photographie de mon amante, de cette collection de papillons rassemblés par ma sœur, et qu'elle m'a léguée, de ce fauteuil sculpté par un ami qui m'est cher, de ce livre de poésies qui me vient de ma mère, de ces divers objets enfin auxquels je tiens et que j'ai acquis en échange de ma production — cette possession m'est-elle garantie ou une décision de l'administration ou un vote du groupe social auquel j'appartiens pourra-t-il m'en déposséder? On ne peut pas me permettre la propriété de cette prolongation de ma personne sans l'octroyer à d'autres. Alors?

E. ARMAND.

(1) Voir n° 5 et 6 de *En dehors*.

LA JOIE DE VIVRE, reproduction d'un des meilleurs articles d'Albert Libertad qui aient jamais paru dans *l'anarchie*. Franco, 15 centimes.

Les Compagnons de "En dehors"

Dimanche et lundi 20 et 21 mai — Journées de plein air en banlieue parisienne, dans la **Forêt de Grand Val**. Prendre le train à Paris-Bastille (gare de Vincennes) à 9 h. 25, 10 h. 04, 10 h. 08, 10 h. 40 et descendre à Sucy-Bonneuil (2 fr. 85 aller et retour).

Un camarade se trouvera à la gare d'arrivée pour conduire les compagnons et des flèches indiqueront la route aux retardataires. On trouvera E. Armand, route d'Ormesson, terrain et cabane vis-à-vis du débit « Le Drapeau ». Entretiens par divers sur sujets théoriques et pratiques. Apporter ses provisions.

En lisant "Des Diverses sortes d'Individualisme"

Newcastle (E.-Unis.), le 27 février 1923.

Je viens de lire, et avec grande satisfaction, la brochure de Han Ryner : *Des diverses sortes d'Individualisme*. J'y ai ajouté des réflexions que les lecteurs de *En dehors* aimeront peut-être lire. Quelques-uns voudront continuer, en l'amplifiant, ce raisonnement semi-socratique; chacun y gagnera.

J'ai écrit « notre système » parce que, d'après mon point de vue, ce système a été établi par la nature — intentionnellement ou mécaniquement, peu importe — pour tous les êtres vivants. Nous constatons que tous ceux qui s'en écartent sont punis.

D'après ce point de vue, la grande majorité des humains sont individualistes, mais à des degrés divers. Le bourgeois-capitaliste, par exemple, aime les inventeurs qu'il peut exploiter à son profit, les ouvriers habiles pour la même raison, les belles danseuses pour son plaisir.

M. Rockefeller, en particulier, cherche à développer des artistes dans les rangs des millionnaires, et il s'oppose à l'enseignement de l'art parmi les pauvres. Il est individualiste à un faible degré, juste ce qu'il faut pour perpétuer la domination et l'exploitation du petit nombre sur la masse.

« Mais, me disait dernièrement une institutrice, à l'école, ce sont les enfants des pauvres qui sont toujours au premier rang. » Ainsi la nature punit ces réfractaires à l'individualisme dans la proportion de 100 %, puisque, comme vous le constatez dans vos « Fleurs de solitude », toute faculté dont on ne se sert pas est perdue.

Un cercle parfait est impossible, parce que toutes les choses matérielles, et même spirituelles, sont imparfaites et différentes.

S'il n'est pas de cercle parfait, il n'est pas non plus de goutte d'eau absolument semblable à une autre goutte d'eau.

De même, il ne peut y avoir deux pois absolument semblables dans une cosse, ni deux feuilles d'arbres pareilles sur tous les arbres d'une même espèce.

A plus forte raison il ne saurait exister deux arbres identiques dans leurs formes et dans leurs nombreuses propriétés physiques.

Et si les plantes ont une individualité, on comprend aisément que les animaux se différencient encore plus les uns des autres.

Deux sosies diffèrent sur un grand nombre de points; ils ne peuvent avoir ni le même sang, ni la même mentalité, ni les mêmes idées.

La différenciation est un fait de la nature; sans l'individualisation qui en résulte, la vie serait si monotone qu'aucun être conscient ne voudrait et ne pourrait vivre.

Tout diffère et tout se transforme. Sans cette transformation incessante, les êtres, quoique différents à leur naissance, resteraient toujours ce qu'ils sont. Au fait, comment pourraient-ils naître et mourir? Comment pourraient-ils évoluer?

L'individualisation est un fait de la nature. Il y a des individualités basses et viles, des non valeurs, d'autres qui sont élevées et brillantes comme des phares dans la nuit.

Les grands savants, les grands inventeurs, les grands artistes, les grands philosophes, sont les lumières qui embellissent la vie du troupeau humain.

Si tous les êtres diffèrent les uns des autres, ils ont besoin d'une conscience personnelle très éclairée pour mettre leurs gestes d'accord avec les besoins de leur nature individuelle.

Si tous les êtres diffèrent, leurs besoins diffèrent également, et l'on comprend aisément qu'un grand nombre d'individus, forcés de vivre de la même façon et d'accomplir les mêmes gestes, ne sauraient mener une vie harmonieuse.

Et quand il n'y a pas d'harmonie dans la vie d'un individu, il ne saurait y avoir harmonie dans un groupe d'individus.

Tout être qui a acquis la paix intérieure est en paix avec le monde. Tout être qui possède la guerre intérieure est en guerre avec le monde.

Si tous les êtres diffèrent les uns des autres, un système social qui force tous les êtres à subir les mêmes lois, à faire certains gestes prédéterminés, peut-il conduire à l'harmonie intérieure et à la paix? Non, cela conduit à l'inharmonie et à la guerre.

La guerre est le mal; la paix est le bonheur. Les meilleures individualités humaines possèdent la paix intérieure, le bonheur.

Si la guerre est le mal, et que les meilleures individualités jouissent de la paix, ces individualités supérieures ne peuvent-elles pas aider les individualités de moindre valeur à trouver le chemin qui conduit à la paix, au bonheur?

Certainement elles le peuvent, elles le peuvent et le désirent; elles le désirent parce que cela est une condition de leur propre bonheur.

Et si elles le peuvent et le désirent, n'est-il pas alors désirable d'organiser un système social qui favorise le développement et la multiplication des plus belles individualités, afin d'augmenter la valeur totale du troupeau humain?

Cela est évidemment désirable. Nous appelons tout système qui favorise le développement intégral des meilleurs individus, le meilleur système d'organisation sociale.

Nous appelons individualistes tous les partisans de ce système social, tous les partisans du développement et de la multiplication des plus belles individualités humaines.

Notre système est la continuation humaine du système éthique instauré par la nature.

A. LAFORGE.

NOS « PIQURES D'AIGUILLES », papillons sur excellent papier gommé blanc et couleur. 10 feuilles, 20 gravures, 140 textes. Franco, 1 franc.

L'OBÉISSEUR

Je n'discut pas, j'obéis.
J'ai fait métier d'obéisseur :
J'suis celui à qui on donn' des ordr' et qui les exécute.

A qui on ordonn' de marcher et qui marche,
A qui on command' de s'arrêter et qui s'arrête.
Je n'connais ni père, ni mère, ni frère, ni sœur,
Ni compagnons d'misère, ni camarad's d'infortune;
Je n'm'occupe pas des questions qui n'm'e r'gard' pas.

Je n'connais qu'a la consigne :
Je n'discut pas, j'obéis.

Pourvu qu'celui qui m'command' ait des galons
Sur la manche, au col, à l'entour du couvre-chef
Ou qu'qu' que part ailleurs,
Je n'm'inquiét' pas d'aut' chose.

L'Porteur de galons command' et moi j'obéis, v'là mon rôle ;
Je mont', j'descends, j'prouett' sur place,
Là où j'me trou' : sur terr', sur mer, en l'air,
Sous terr', sous mer, s'il le faut,

A droi', à gauch', devant, derrière.
Un sign', un gest', c'est fait.
Pourvu qu'celui qui m'command' ait des galons,
D'un couleur ou d'une autr' : roug', jaun', blanc, vert;

N'import' l'toff' : lain', coton, soie, fil de métal;
L'essentiel, c'est les galons :
Je n'discut pas, j'obéis.

C'est aussi un ordre écrit qui m'fait mouvoir,
Un' feuille imprimé... noir sur blanc,
Dès l'ors qu'ell' port' la signatur' d'quelqu'un
qu'exerc' l'autorité,
C'est un ordre et j'obéis.

Sans raisonner, sans réfléchir, sans hésiter.
S'il fallait que j'me d'mand' si c'est ou non conforme au bon sens,

Si c'est arbitraire ou tyranniq', ça n'en finirait plus ;
S'il fallait que j'me pose des questions qui me r'gard' pas,

Merci! ça m'fatiguerait trop la cervelle,
Oa m'commande, j'obéis.
Ordr' de conduire en prison, j'fourne au bloc,
Ordr' de m'ner au bourreau, j'mène à Deibler,
Ordr' de tuer, je tue,

Ordr' d'assommer, j'assomme.
On m'ordonn'rait d'brûler tout vif, que j'le f'rais.
Mes chets sav' que moi, je n'discut pas, j'obéis.

Mes supérieurs n'réclam'nt pas d'moi beaucoup d'intelligence,
I's n'm'e d'mand'ent que d'être prêt à remplir tout's les fonctions où n'y a qu'à obéir.

C'est mon métier, il en vaut bien d'autr's.
Tenez, tel que vous m'voyez, avec mon p'tit air d'pas y toucher,

J'suis l'soutien d'ordre établi.
Oui, moi, l'homme qui n'pense pas, qui n'réfléchit pas,

Qui s'content' tout bonn'ment d'obéir.
Eh ben! si j'venais à raisonner, à fair' la forte tête,
Tout l'édifice social branl'rait du haut en bas,

Et j'y vois mets au défi d'me démontrer le contraire.
Tout malin qu'vous pussiez être.

Oa m'pay' bien, on m'flatt', on m'considère,
D'temps à aut', on m'distribue un p'tit pourboire,
Oa m'accroch' sur la tunique un ruban, un' médaille,

Oa m'garantit un' retraite passabl' pour mes vieux jours.
Quand j'aurai rendu l'âme, un beau Mossier du gouvernement

Viendra dir' du bien d'moi sur ma tombe.
Bref, j'me laiss' vivr', sans m'mêler d'un tas d'chos' qui me r'gard' pas.

Aussi, tant que j's'rai là, solide au poste,
N'vous avisez pas d'faire trop les mariol's,
Vous autr's qui trouvez qu'tout n'est pas pour le mieux dans l'milleur des mondes,

Vous trouveriez à qui parler.
Vous auriez vit' fait d'ringainer votr' compliment :
Je n'discut pas, j'obéis.

E. ARMAND.

Maison centrale de Nîmes.

Si aucun n° ne figure en face de votre nom sur la bande de votre journal, c'est que vous ne nous avez pas encore réglé votre abonnement.

Croquignoles

L'ordre du drapeau rouge.

L'Humanité insérait l'autre jour un télégramme Rosta annonçant la découverte de mines de magnétite dans la région de Koursk, découverte précédant peut-être celle de gisements de fer pur. Cet événement est présenté comme « une victoire de l'Union de la Science avec le Proletariat ». C'est déjà rigolo, mais ce qui l'est plus encore, c'est d'apprendre que les professeurs Lazareff, Arhangelsky et Goubkine ont, à la suite de cette victoire, été décorés de l'ordre du drapeau rouge.

Car en Soviétie, il y a un ordre du drapeau rouge pour récompenser les bons serviteurs de la dictature du Proletariat comme il y a des prisons pour enfermer ceux qui ne trouvent pas que le gouvernement soviétique diffère beaucoup des autres gouvernements en ses procédés de punition et de récompense. La seule différence est qu'en Soviétie on ajoute l'adjectif rouge au bout de l'institution gouvernementale. Ce qui ravit le proletariat déjà dictatorialisé et celui qui voudrait l'être.

Car, dans tous les temps, l'appât d'un emblème distinctif, d'une petite médaille, d'un petit ruban a suffi pour rallier bien des hommes au parti du pouvoir. Et la mentalité des nouvelles couches moscovites ne différant pas de celle des anciennes couches, l'ordre du drapeau rouge se trouve tout aussi expliqué que celui du Nicham-el-Anouar ou de l'Éléphant Blanc.

CANDIDE.

A une Belle de Nuit

*Je reverrai toujours tes grands yeux de mystère
Me sourire dans l'ombre où montent les prières...
Au souvenir charmant d'un geste précieux
Mes sens brûlent, Lucy, d'un feu silencieux...
Je sens qu'au fond de moi dorment des désirs fauves...
Oh ! m'introduire en rut un soir dans ton alcôve,
Lacérer ton peignoir, dénouer tes cheveux
En criant de plaisir : « Je te veux ! Je te veux ! »
Te serrer dans mes bras rebelle et gémissante
Et te voir défaillir sous mes lèvres cuisantes...
J'ai trop rêvé, Lucy, d'enlacements mauvais
Et mes désirs toujours seront insatisfaits...
O toi, qui d'un regard ferais décrocher un ange,
J'attends depuis longtemps tes caresses étranges...
(Pour les Amantes des Poètes.) Pierre des RUYNES.*

Les Roquets et les Dogues

Dès le commencement des choses, conçus dans la matrice du Temps, inhérents à la matière inorganique et à sa vitalisation ; à travers les éons des phénomènes originels et les siècles de terreur primitive, entremêlés dans l'histoire ; le roquet aboyeur et le dogue grondeur ont prévalu. Ils furent manifestés dans la tension des gaz cosmiques et ils sont manifestés par le plus récent des phénomènes organiques : l'Homme.

L'histoire de l'évolution est l'histoire du roquet aboyeur faible et non résistant, et celle du dogue, grondeur, exubérant, agressif.

Ce ne fut pas toujours le « sous-chien » qui aboya, ni l'élément dominant qui gronda. Mais le grondement du dogue fut toujours une preuve de force inhérente, sinon latente. Inévitablement, les dogues étaient destinés à être les puissants. Aussi inévitablement les roquets ont vu venir leur déchéance.

De nos jours, comme toujours, les roquets et les dogues symbolisent les inaptes et les forts. Que sont les lamentations des moralistes, les larmoiements des sentimentaux, sinon un aboielement de la faiblesse ? Et les « justificateurs » mal dégrisés, qui cherchent à harmoniser leur misère avec le « droit », quelle note donnent-ils ? Sinon l'aboielement de la soumission.

Ceux que « la loi » opprime et qui demandent d'autres « lois » — celui-ci qui est une victime de « la vertu » et qui réclame plus de vertu encore — cet autre que « l'honnêteté » tient enchaîné et qui voudrait voir régner davantage d'honnêteté — des aboyeurs !

Mais il y a les dogues, les hargneux, ceux dont les vies sont un perpétuel grondement de rébellion. Vertu, Devoir, Honnêteté, Moralité, ces mots n'ont aucune place dans le vocabulaire de leur vie quotidienne. Au diable votre devoir, votre vertu — grondent-ils — ils nous ont enchaîné à travers les siècles. Au diable votre honnêteté, elle n'est point à l'usage des êtres que nous sommes. Nous ne voulons rien avoir à faire avec votre moralité, sous le manteau de laquelle on nous prive du « Droit » à la vie. Votre « bonté » sert à recouvrir tout ce que nous qualifions, nous, de vicieux et de vil. Votre « devoir » est un devoir de servilité. Votre droit est le « droit » de voler. Au diable tout ce fatras !

Les grondeurs n'ont pas amoindri ou affaibli leur vocabulaire en le débarrassant d'un rebut. Ils ont simplement instauré un autre système d'expression plus nouveau, plus réel. A la place de « droit », ils disent « force » ; ils remplacent « devoir » par « intérêt » ; ils traduisent « loi » par « pouvoir d'oppression ». Quant au terme « moralité », Dieu seul et ses créateurs en savent la signification ; comme elle échappe aux grondeurs, ils ne se sont pas préoccupés de trouver un équivalent à une phrase sans signification.

Les aboyeurs sont pesants de cerveau, sinon de corps. Etant pesants, ils sont impurs de mentalité. Ils symbolisent tout ce qui est stagnante, décomposé, putride. Ils sont morts, insensibles à la vibration merveilleuse de l'Idéal, insensibles à la Haine comme à l'Amour.

Les grondeurs sont maigres, au contraire ; maigres et purs de pensée. Comme Cassius, ils sont

affamés, affamés de vie et des choses qui constituent la vie. Ils sont voraces dans leurs désirs — des désirs qui embrassent le monde entier. Ils sont une menace à tout ce qui se dresse sur leur route. Ils ont le bras long et les doigts agrippeurs — mais ils ne cessent pas de gronder.

Qu'on ne se représente pas le grondeur comme un être monotone. Il hait, certes ; mais sa haine est une haine sacrée : la haine du vil, du sordide, du mesquin, du dégradé, du chétif. Il est vibrant d'inspiration. Il aspire à la beauté, à la liberté, à l'amour, à la vie...

Les aptes survivront. C'est l'aboutissant inévitable.
HARTWELL S. SHIPPEY

En marge des laideurs sociales

D'un projet de milieu individualiste.

Chacun de ceux qui nous ont déclaré s'intéresser à ce projet a reçu la semaine dernière communication des noms et adresses des camarades qui désirent être au courant de ce qui résultera de cette initiative. Le plus urgent est de se connaître l'un l'autre, puis de chercher un terrain, un lieu d'installation réalisant les meilleures conditions pour tenter l'expérience.

Selon notre promesse du dernier numéro, nous commençons la publication des lettres les plus intéressantes reçues à ce sujet.

Etre d'accord sur le but du groupement, c'est la première condition qui s'impose aux individus désirant créer un « milieu libre ».

Personnellement, je ne conçois une association de ce genre qu'en vue de se soustraire à l'exploitation bourgeoise, au travail abrutissant de l'usine ou du bureau, à la vie déprimante des grandes agglomérations.

L'entente régnera d'autant mieux que les colons seront moins nombreux, six ou sept se connaissant parfaitement avant leur essai et prêts à faire quelques petits sacrifices au cours des premières difficultés.

Les camarades hommes ou femmes ne seront admis qu'individuellement ; libre à eux ensuite de recevoir qui leur plaira dans leurs habitations individuelles.

Chaque futur colon devra posséder obligatoirement une certaine somme destinée à l'achat en commun du terrain et à l'édification de son pavillon.

L'examen de la situation du terrain, l'achat et la préparation du sol ne devront pas être faits à la légère.

Le terrain prêt, il y aura lieu de le diviser en lots sensiblement égaux qui seront tirés au sort.

On réservera un espace commun et neutre, au centre du terrain ou en tout autre lieu, mais de préférence aux alentours d'une source d'eau (sur-tout si elle est unique) de façon que tous les colons y aient accès directement.

Sur cet espace neutre sera édifié à frais communs un bâtiment où pourront s'installer bibliothèque, salle de lecture et de causeries, petit atelier pour travaux courants, installation d'hydrothérapie, etc. Tout autour de ce bâtiment, le terrain pourra être aménagé pour les sports.

Les frais d'entretien de ce lot commun, ainsi que les achats de livres, journaux donneront lieu à des cotisations fixées à l'avance.

Chacun édifiera sur sa part l'habitation qui lui plaira et aura la libre disposition de son terrain. Il n'y aura pas de réfectoire commun, chacun s'alimentant individuellement et se procurant pour cela les ressources à l'extérieur. Ceci n'empêchera nullement la coopération de deux ou plusieurs camarades pour le travail ou l'achat de produits alimentaires ou autres. La vente et l'échange des produits du sol seront libres tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du groupement.

Le cas du départ possible d'un associé doit être prévu. Pour cela la Société sera légalement constituée. Le camarade qui désirerait quitter le groupe ne pourra céder sa part de sociétaire qu'à un indi-

vidu unanimement agréé par les autres membres. S'il ne voulait ou ne pouvait trouver un acquéreur sympathique il se verrait légalement obligé de faire isoler sa part par des clôtures d'une hauteur déterminée, le nouvel occupant perdrait tous droits de propriété ou d'accès au terrain neutre. L'application de ces clauses légales ne serait évidemment exigée qu'en cas de mauvaise volonté évidente du partant. Sauf dans ce cas, je crois qu'il y aurait toujours moyen de s'entendre.

Enfin, je veux exposer quelques préférences personnelles.

Je ne conçois pas un colon qui, pour se procurer les moyens de subsistance à ses besoins irait travailler 8 à 10 heures par jour dans une ville souvent éloignée de la colonie. J'aimerais mieux que chacun se procure l'argent indispensable en faisant de l'élevage, de la culture potagère ou un petit commerce indépendant. Je vois aussi plus agréablement un groupe à tendances naturalistes où chacun vivrait de son jardin et de sa basse-cour, l'exploitation en commun d'une petite industrie permettant de se procurer quelque argent. Une propagande intense serait l'objet des efforts de tous les camarades.
Gustave BEYRIA.

Etats-Unis.

Ceux de nos lecteurs qui ont suivi *l'Ere Nouvelle* et qui savent combien nous nous sommes occupés du mouvement des colonies en Amérique apprendront avec intérêt que subsistent encore :

La première et la plus prospère des 15 colonies fondées par les Shakers (à Mount Lebanon).

La communauté d'Oneida dont l'avoire est évalué actuellement à dix millions de dollars.

Fairhope, colonie de l'impôt unique créée par les disciples de Henry George dans l'Etat d'Alabama.

Il existe des colonies en pleine activité, de création plus récente : *The Newlano Colony*, colonie marxiste dont nous avons parlé et dont nous recevons l'organe hebdomadaire ; *The Fellowship Colony* à Santa Barbara sur laquelle nous nous documenterons dès que nous le pourrons ; la colonie d'élevage *d'Everet*, Mississippi, basée sur le principe de la propriété égale entre tous, du salaire égal, du partage égal des bénéfices, etc.

Vers une éducation nouvelle

« L'école libertaire » de Laren

En 1901, une colonie d'idéalistes, le professeur Van Rees et l'anarchiste Luitjes en tête, se fonda à Blaricum. Après beaucoup d'incidents, de vicissitudes et de querelles personnelles, la petite société s'affaiblissait visiblement quand des ennemis réactionnaires l'attaquèrent. Ce furent surtout les habitants catholiques de Blaricum et de Huizen, excités par leur curé, qui assaillirent la colonie et finalement y mirent le feu. Pendant cet incendie, les colons ne se défendirent pas, car ils pratiquaient la méthode de la non-résistance par la violence (1).

Ces tolstoïens (anciens pasteurs, moralistes chrétiens, etc.) ne sachant travailler la terre, ont fait de la propagande tolstoïenne (Van Mierop, par exemple) ou sont devenus spiritistes (par exemple F. Ort). En somme, ils n'étaient ni ne sont des individualistes ou des révolutionnaires, mais des petits bourgeois.

En 1900, Fr. Van Eeden, avec Emons et d'autres de ses amis, fondèrent la colonie *Walden*, comprenant une boulangerie, un rucher, un jardin maraîcher, etc. Bien que nombre d'adhérents à l'entreprise fussent des ouvriers, la bourgeoisie pacifiste et idéaliste s'occupa trop des affaires de Walden, qui avait des tendances très bourgeois. Les boulangers s'y opposèrent et se séparèrent du reste des colons. Bientôt après, « Walden » succomba.

Entre temps, l'école de la colonie de Blaricum avait été sauvée et transférée à Laren, et Marie Calisch, entre autres y fut institutrice. Quand la

(1) Nos lecteurs qui possèdent la collection de *l'Ere nouvelle*, se reporteront aux articles et études que nous avons consacrés alors à ce mouvement.

religion idéaliste crée des illusions chez les hommes, et ces illusions tardent à se réaliser, la religion d'idéaliste se change en consolatrice. Voilà pourquoi que Van Eeden est devenu, il y a deux ans, un brave catholique pieux, chemin où Marie Calisch l'avait déjà précédé. La tendance bourgeoise a remporté la victoire.

Néanmoins : l'école de Laren existe toujours. Les enfants appartiennent surtout à des familles bourgeoises, idéalistes, tolstoïennes, religieuses. L'atmosphère y est féminine, chrétienne, douce-reuse. La morale y régnait terriblement. Aimer autrui, aimer son prochain, à n'en plus finir. On y adore le sacrifice ; on est végétarien ; on a ses « devoirs humains » ; on a l'horreur des violences ; on a la conscience pure, blanche, tendre....

L'école comprend deux édifices avec 8 salles et 8 instituteurs ou institutrices dont 6 demeurent ensemble. Un seul ménage. Point de directeur. Personnel assez bon, qui ne fume ni ne consomme de boissons alcooliques.

Quant à l'enseignement, il s'est beaucoup amélioré : l'histoire, par exemple, est plus vraie que dans les écoles officielles et ne dissimule point les barbaries nationales, surtout celles qui sont commises par les capitalistes, les gouvernements, les armées. La méthode *concentre* tout sur un seul point. En géographie, on apprend les noms des villes, des rivières, des dunes — puis des plantes et des animaux — ensuite on s'occupe du commerce, de l'industrie, de l'histoire, etc.

L'esprit de l'école est surtout *antimilitariste*. On essaye de former des relations durables entre les instituteurs, les enfants et les parents. Naturellement il n'y a pas d'examen officiels, point de grandes classes et aux jeux ainsi qu'au travail les enfants sont individuellement aussi libres que possibles.
A.-L. CONSTANDSE.

La Société de l'Ordre Nouveau (1)

STATUTS

i) En cas de décès d'un membre de la Société, sa propriété reviendra aux survivants conformément à sa volonté (son testament) à condition que cette volonté (ce testament) ait été découverte dans un délai raisonnable. Ceux qui hériteront de cette propriété seront libres d'en user à tous égards comme si c'était la leur propre ; à moins qu'elle ait été léguée à titre de fidéi-commis pour être utilisée par une personne vivante au moment du legs, à condition que le fidéi-commis ne dépasse pas la vie de ladite personne.

5. Par acte criminel on entend ici toute action interdite par ces statuts ou qu'ils interdiraient si les hommes qu'il affecte étaient membres de notre Société.

6. Nous qualifions une action : « emploi patent de la force ou de la fraude », lorsqu'il est pratiquement certain que l'acte en question a été réellement commis ou tenté. Dans tout cas où il en a été décidé ainsi de par décision de notre Société, cette décision sera considérée comme pratiquement correcte.

7. a) On peut s'y prendre de deux façons pour réprimer l'usage criminel de la force et de la fraude : 1° en agissant de manière à empêcher l'acte criminel de se produire ; 2° en infligeant une punition telle à l'auteur de l'acte criminel qu'autrui se trouvera moins disposé à commettre de semblables actes.

b) Mais ces façons de procéder n'autorisent personne à employer, pour réprimer un acte criminel, une violence et une fraude telles que si on les tolérait de façon générale, le public se trouverait plus incommode que si on laissait ledit crime impuni ou que, si pour le réprimer, on recourait à des méthodes moins rigoureuses.

c) Aucune action ne sera considérée comme répression d'un crime qu'à la condition qu'elle soit approuvée par la personne contre laquelle a été commis le crime, si elle se trouve en état de le faire.
(A suivre). STEPHEN T. BRINGTON.

(1) Voir *l'en dehors* à partir du n° 7.

Grandes Prostituées et fameux Libertins (8)

Rhodopis était la courtisane par excellence ; son but était de gagner de l'argent — espèces ou dons. Elle amassa une richesse si fabuleuse que le faste au milieu duquel elle vivait à pu faire croire qu'elle avait fait construire la pyramide de Mycerinos. Elle envoya au temple de Delphes une paire de défenses d'éléphant en or massif. Elle laissa une telle renommée que dès lors Naucratis fut comme l'entrepôt — *l'emporium* — des courtisanes les plus fameuses.

A vrai dire, Rhodopis fut une prostituée d'une grande réputation. Elle était si renommée que des lieux les plus éloignés de la Grèce et de la Phénicie portaient des caravanes de riches libertins qui désiraient faire sa connaissance.

On raconte qu'en ce temps-là, il y avait une autre courtisane — du nom d'Archidice — qui passait pour belle, sans l'être autant que Rhodopis, cependant. Mais elle mettait un prix si élevé à ses faveurs, que peu pouvaient parvenir à la posséder. Un pauvre diable s'amouracha d'elle, il la sollicita ; Archidice fixa le prix. Le suppliant ne put se le procurer. Il se réfugia morose et tête basse dans un bois à la recherche de la solitude et, au souvenir de sa belle, des moyens de satisfaire mentalement ce qu'il ne lui avait pas été possible d'obtenir en réalité. Il se désolait et songeait, quand Rhodopis apparut, suivie de ses esclaves et plus ravissante que jamais.

« Quelle est la cause de ta peine ? lui demanda-t-elle.

Le pauvre diable lui raconta ce qui lui était arrivé avec la fière Archidice.

— Suis-moi et je ne te demanderai rien.

Ce trait de générosité la rendit très célèbre dans le milieu des courtisanes.

—

Durant la dynastie des Ptolémées, on cite quelques autres courtisanes de renom, mais le cadre restreint de cette étude ne nous permet pas de les mentionner personnellement.

Non loin d'Egypte, dans la partie de l'Afrique où l'on bâtit Carthage, on trouvait également un grand nombre de prostituées et de libertins célèbres ; la preuve en est dans le lieu appelé « Sicca Veneria » où on avait élevé un temple somptueux à Vénus, dans lequel les jeunes Carthagoises des

environs allaient se livrer religieusement aux étrangers ; elles réservaient au temple une partie des libéralités qu'elles recevaient et le reste servait à les marier avantageusement. Là aussi, on rendait un culte à Adonis, cet amant passionné de Vénus que dévorait un « sanglier furieux », allusion à l'épousement qui suit chez le mâle l'accouplement du coït. Dans les fêtes célébrées pour commémorer ce mystère — ou symbole — les prêtresses se flagellaient les unes les autres pour venger les Adonis victimes de la défaillance qui succède à l'acte d'amour.

Semblables à ces Carthagoises étaient les femmes de la Lydie (Asie-Mineure) qui se livraient à la corruption la plus scandaleuse pour se procurer une dot qu'elles apportaient à leurs maris. Par contre, dans le pays des Amazones, sur les frontières de la Perse, les femmes qui se consacraient à Artémis (autre appellation de Vénus) le faisaient avec désintéressement, par pur mysticisme, pour se consoler de leur continence habituelle.

Voici le moment de diriger nos regards vers la Grèce, la sage et antique Grèce, dont les philosophes et les prostituées, les héros et les libertins, ont constitué comme l'exemple perpétuel, comme l'éternel modèle, comme l'archétype de cibles et de ceux qui se succéderont par la suite dans l'histoire.

Pénétrons donc en Grèce.

(A suivre). Emilio GANTE.

(Adapté de l'espagnol par E. ARMAND).

L'essentiel est de conserver intacte sa personnalité, malgré les limites imposées, et, confondu avec les brutes, de ne pas être une brute.
GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS.

L'avidité, le désir de dominer, la paresse, la niaiserie, la crainte : ils ont tous un intérêt dans la cause de la vertu ; c'est pourquoi elle est si inébranlable.
NIETZSCHE.

La nature vise toujours à l'emploi complet des facultés et des aptitudes de tout organisme, donc à son usage, donc à sa destruction. L'usage ou la consommation, c'est la fin de l'économie naturelle.
E. ARMAND.

Pour la vie du journal :

Souscription permanente : Alb. Filhol 5. Gaston Denis 1. Groupe de New-York 11. Marcel Plisson 0.50. Jean Gamba 1.50. Marius Berger 3. Coutelle 1.50. Anonyme idiste 2. R. Simon 5. Georges 2. Peregrino 10. Ovide 2.40. Collecte réunion rue de Bretagne 7.25. Julien Verhaeghe 0.50. Joseph Prati 3. Anonyme de Meaux 4.50. Decrypt 5. Grupo libertaria idisto 10. L. J. Bot 1.50. Moreau 0.50. J. Taupenas 2. Chazelas 66.40. Louise Diart 10. A. Turpin 2.50. Victor Dupré 0.50. Adolphe Jung 5. Léopold Faure 3.80. Lucien Charton 1. Bertrand 1.20. Mevel 1.50. Amadeo Lluan 50. Hennequin Dupré 4.50. Ed. van Hyste 4.50. Papillon (30 Idos). Albin (20 Croquis brefs). Fred Berence (5 brochures). Liste arrêtée au 30 avril. Total : **231.05**. — Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel, tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés, pour assurer la parution de *l'en dehors*.

— TOUS les abonnements partent du 15 mai ou du 15 novembre et non d'une autre date quelconque dans l'année.

— ON EST PRIÉ de joindre un timbre à toutes les lettres adressées pour transmission et de les inclure sous enveloppe aux bur. du journal.

— Il ne nous reste plus de nos 1 et 1 bis. Inutile donc de nous en demander.

— Nos correspond. nous faciliter la besogne en renouvel. leur adresse dans chac. de leurs lettres.

— C'est pour soustraire nos correspondants à certaines indiscretions possibles que nous n'utilisons pas le chèque postal.

ACHETERAIS d'occas. œuvres Anatole France, Pierre Loti, Evangiles de Tolstoy, Sonia Hierta, bureaux du journal.

CAMAR. s'occupant d'agrandissements photographiques au fusain et voulant entrepr. photog. commerciale dés. entrer en relations avec p. professionnel pour obtenir conseils. G. Laverne, La Moissais en Pleurtuit (Ille et Vilaine).

VENDRAIS dictionnaire Maurice Lachâtre, 2 volumes reliés, très b. état, 60 fr. RENÉ HELLOUIN, 14, rue des Lions, Paris 14.

— El grupo eclético de Barcelona comunica a los compañeros, agrupaciones de lengua española, que ha aparecido su primera publicación que consiste en la traducción del francés « Del Culto a la Carroña » por Alberto Libertad. Pedidos acompañados de su importe : Augusto Nouvellon, Olivo 66, Entresuelo, 1º (Pueblo Seco) Barcelona (España). Precios : 50 ejemplares 1 peseta, 250 ejempl. 5 pes., 500 ejempl. 10 pes., 1.000 ejempl. 20 pes.

L'Initiation individualiste

Le contrat de travail.

Aux défenseurs du Privilège et du Monopole qui prétendent que les relations entre employeurs et salariés se fondent sur la réciprocité, qu'il existe une convention tacite ou légale dénommée « contrat de travail », qui est censé régler les rapports entre les accapareurs d'espèces et d'outils, et ceux qu'ils exploitent — les individualistes répondent qu'il n'est ni réciprocité ni liberté de contrat possible entre l'homme qui ne possède ni moyen de production ni espèces, et l'individu ou la collectivité qui détient outillage ou capitaux en quantité. La discussion est impossible entre eux. Tout ce que peut faire l'exploité, c'est de changer d'exploiteur ou d'obtenir, par insistance, par pression ou par suite de la situation du marché, une augmentation de salaire, c'est-à-dire une diminution relative du prélèvement opéré sur le produit de son effort personnel. Ce qui ne l'empêche pas, même dans le cas le plus favorable, de demeurer un exploité. Il n'y a pas d'« échange de services » réel entre le salarié et celui qui l'emploie.

Du contrat passé avec les autoritaires.

Un individualiste anarchiste peut, pressé par la nécessité, passer un contrat avec un dominant ou un exploitant. Mais à moins d'être dupe ou complice, ce ne sera jamais qu'avec l'intention de se reprendre à la première occasion. L'individualiste peut faire semblant, peut avoir l'air d'accepter les clauses d'un pareil contrat ; jamais, en son quant à soi, il ne se résignera à faire le jeu de son ennemi. Il en est de même du contrat passé avec l'électeur, c'est-à-dire avec un être humain admettant que la majorité puisse imposer ses volontés à la minorité. A moins que ce contrat n'ait pour objet de soustraire le co-contractant individualiste à la loi du plus fort ou du plus grand nombre. Car alors, l'électeur, le co-contractant travaille contre lui-même. Mais chaque fois qu'un individualiste accepte pour de vrai, en réalité, les clauses d'un contrat comportant maintien ou raffermissement de la domination ou de l'exploitation, il est inconscient et illogique.

Critique du communisme.

Que les instruments de production, que le capital soient détenus par la minorité des possédants actuels ou qu'ils soient détenus par l'Etat, la Collectivité ou la Communauté, c'est le même résultat pour l'être individuel, aussi dépendant d'une façon que de l'autre. Que les monopoles et les privilèges soient transportés des grosses associations capitalistes à la Communauté, l'être individuel est toujours aussi dénué de ressources qu'auparavant. Au lieu d'être dominé économiquement par la minorité capitaliste, il l'est par l'ensemble communautaire. Il n'a rien en propre. C'est un esclave. Le Communisme n'est autre chose que la doctrine du monopole appliquée par le Peuple au lieu de l'être par les Monopoleurs. C'est l'ensemble social devenu, à son profit, le suprême exploiteur des forces et des énergies individuelles, à la place de la minorité des Privilégiés.

Qu'est, en résumé, le communisme? C'est un système économique au moyen duquel toutes richesses naturelles et tous produits du travail, fournis par chacun « selon ses forces », sont distribués à chacun « selon ses besoins », d'après un mécanisme donné — du bureau de statistique centralisateur à la méthode de « mise et de prise au tas ».

En régime communiste libertaire, les individus sont censés jouir de toute liberté, sauf de celle de produire pour eux-mêmes et de disposer à leur gré de leurs produits, par exemple de les échanger avec leurs voisins en dehors d'un mécanisme réglé, fixé d'avance.

Que présente ce système d'anarchiste? C'est du collectivisme déguisé, libéralisé, édulcoré. Qu'on retourne le communisme par tous les bouts, on arrivera toujours à un point où, bon gré, mal gré, l'individu devra se sacrifier à la Collectivité ou à la Démocratie communiste.

Tant qu'une société ne permettra pas à une unité humaine quelconque de manger, de se vêtir, de se loger, d'échanger ses produits, de disposer des résultats de son labeur personnel, de répandre et de vivre ses idées à sa guise et sans contrôle aucun — à condition qu'elle ne domine, qu'elle n'exploite personne — l'individualiste considérera son fonctionnement comme archaïque et autoritaire.

(Extrait de L'INITIATION INDIVIDUALISTE, en cours d'impression).

Correspondance

La valeur et les conséquences de son abolition

Londres, 20 avril 1923.

Mon cher Armand,

D'abord mes félicitations au sujet de votre renouvellement d'activité. Il est encourageant de voir que votre énergie n'a pas faibli malgré tout ce que vous avez souffert.

J'ai reçu votre essai sur La valeur et les conséquences de son abolition. J'ai quelques objections à vous présenter :

En premier lieu, je crois que les économistes anglais ont abandonné l'emploi du mot « valeur d'usage » comme distinct du terme « valeur d'échange ». Etant donné que la plupart des objets sont utilisables, le mot « valeur » implique une comparaison d'utilités ; par suite, tout objet peut avoir un usage intrinsèque, le terme « valeur intrinsèque » se contredit donc lui-même. Mais c'est un point accessoire.

Ma principale objection se réfère à vos bons temps de travail. Le mouvement individualiste de réforme monétaire, dont je m'occupe toujours, tout en combattant l'étalon de valeur or, propose que le montant des billets continue à être évalué en or, particulièrement parce que les prix sont aujourd'hui indiqués en or ; notre système rompt le

moins possible avec les habitudes courantes. Nous pensons qu'il suffira que l'or puisse varier de valeur selon la demande et les conditions d'abondance du métal. Supposons un billet (ou bon) portant la valeur : « une livre d'or à sa valeur », il serait remboursable par un poids d'or variable selon le cours du marché.

De plus, nous proposons que ces bons ou billets soient émis librement par des banquiers à titre de prêts à des producteurs ou à des marchands. Je m'imagine que vos bons ou notes ne circuleront pas avec autant de facilité que celles émises par un banquier. Ce dernier est en général une personne réputée pour faire face à ses engagements, dont l'intégrité est connue du milieu où il exerce, alors que le milieu a peu d'occasions de juger de la solvabilité de tous les producteurs individuels en instance d'emprunts. La profession où se spécialise le banquier le rend apte à juger de l'intégrité des producteurs individuels, et il est probable qu'il se trompera moins que les autres constituants d'un milieu social donné concernant la confiance qu'il accordera à un producteur individuel. Ce que nous demandons principalement, c'est que la concurrence entre banquiers soit libre et que tout banquier ait toute liberté d'émettre des bons (ou billets) pour les prêts qu'il fait aux producteurs.

Je serais heureux de discuter ces deux ou trois points avec vous. Henry MEULEN.

Quelques questions à l'auteur de « L'Initiation Individualiste »

1° Un contrat, pour librement consenti qu'il soit, implique qu'il soit respecté par les contractants — ou le contrat est inutile et n'a même pas de sens. Je vous demande : Qui fera respecter les contrats dans la société individualiste anarchiste que vous préconisez ?

2° Comme je l'ai déjà dit dans « par-delà la mêlée » : La morale sexuelle ne pourra jamais être la même pour l'homme et pour la femme, pour la simple raison que c'est seulement la femme et non pas l'homme qui peut avoir des enfants.

Même dans une société où la collectivité se chargerait des enfants, de façon que cette charge n'incombe pas à l'homme, il y aurait toujours nécessité pour la femme qui désire connaître le père de ses enfants (et quelle femme ne le désire pas ?) de rester fidèle, au moins temporairement, à l'homme qu'elle aurait choisi. Tandis que la fidélité de l'homme ou son infidélité n'a pas d'importance sous ce rapport.

La pratique des doctrines de la vie sexuelle sans restrictions — d'une morale sexuelle identique pour l'homme et pour la femme — ne serait possible que s'il s'agissait d'êtres humains insoucieux de leur progéniture et combien rares seraient-ils, même dans une société qui se chargerait de l'entretien des enfants ?

Docteur A. ROBERTSON-PROSCHOWSKY.

Je répondrai en détail à ces lettres dans le prochain numéro. E. ARMAND.

Pour faire réfléchir

— Ah ! l'imbécile, le salaud, il a fait une faute d'orthographe, un « cuir » en parlant, il a omis de saluer son chef, il ne porte pas de bottines à la dernière mode, il a baillé en société.

Voilà ce qui est capital dans la vie actuelle, ce qui importe moins ce sont les fautes de conscience ! GABRIEL.

Au lieu de vous servir de banales cartes postales, achetez donc les nôtres, ce sera faire de la bonne propagande et nous apporter en même temps une aide appréciable.

Aux Compagnons

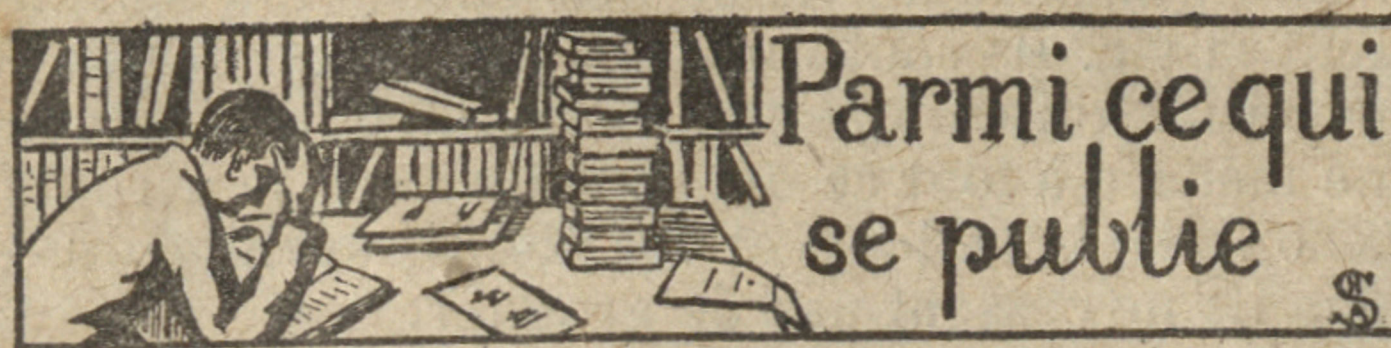
Des camarades nous demandent d'agrandir le format de l'en dehors, de le porter tout au moins au format de l'anarchie, qui fut un moment celui de par delà la mêlée. Nous y avons songé, et cette augmentation de quatre colonnes nous permettrait de présenter des numéros plus complets d'abord, plus lisibles ensuite parce que composés en caractères moins menus, moins compacts. Mais cela nécessiterait deux tirages au lieu d'un comme actuellement, d'où sérieuse augmentation des factures de l'imprimeur. Nous allons examiner la question. Mais d'ores et déjà cela nous est impossible sans augmentation de nos ressources. Nous le répétons, il ne se vend pas assez d'exemplaires de l'en dehors au numéro, nous n'avons pas assez d'abonnés, de dépositaires et de correspondants. L'en dehors pourrait être davantage répandu dans les grands centres, à commencer par Paris.

Ce numéro-ci est daté fin avril. Le prochain (n° 11) sera daté mi-mai. Avec lui arrivent à expiration les abonnements de six mois. Ceux-ci qui notre orientation plait ne tardent à nous faire parvenir leur réabonnement. Ceux qui ne sont pas encore en règle le fassent sans tarder.

Procurez-vous, pour la lire, pour la répandre, notre nouvelle brochure : La Joie de vivre, par Albert Libertad, à 15 cent. Et nos Piqures d'aiguilles, sur excellent papier gommé, blanc ou couleur, 2 bois gravés et 14 textes à la feuille : les 10 feuilles (140 textes) pour 1 fr. Rappelons que si nous éditons des brochures, des cartes postales, des papillons, ce n'est pas pour qu'ils moisissent sur des rayons et considérant le nombre de nos lecteurs, de nos abonnés, de nos amis, nous devrions en écouler davantage.

Réunion rue de Bretagne, le lundi 14 mai. Promenade en banlieue parisienne le dimanche et le lundi dits de la Pentecôte. E. A.

SAVON, 72% / 10 k. (brut), 25 fr. ; 50 k. (net), 115 fr. ; HUILE, 10 l. blanche, 39 fr. ; table, 45 et 48 fr. ; olive, 52 et 58 fr. Franco remboursement ; sans remboursement, 1 fr. 30 en moins. Marie Mayoux, institutrice révoquée, exclue du Parti communiste, 48, rue Horace-Bertin, Marseille, C. Ct postal 7490. Prix en hausse : au cours pendant toute la crise actuelle.



Le Clément de Saint Marcq : Note critique sur le mensongisme religieux, Bruxelles. — Victor Spielmann : Critiques et commentaires de l'étude du problème de l'Entente et de la Coopération des races. — Rhillon : Ou'est-ce que la propriété? Ed. : la Brochure mensuelle, 39, rue de Bretagne, Paris, franco 15 cent. — Jacques Cohen-Toussiah : La nuit des pleurs. Ed. « le Fanal ». — Albin : Babeuf, (Croquis brefs), chez l'auteur, 4, rue Chaumais, Lyon, 20 cent. — Un de nous : Pour toi, Bible rouge. Editions du groupe « sans iste », Alger.

Ernest Cœurderoy : Zile de Pribegie. ; P. Kropotkine : Din Maree Revolutie franceza. Biblioteca « Revistei ideei », Bucuresti. — M. Raad van Eer : Proflexie !... — Eagen Relgis : Principule umanitariste, Ed. Umanitatea, Bucuresti. — Alejandro Andrade Coello : Heroe Eponimo. Quito-Ecuador. — Michael Monahan : Dry America (New York, N. L. Brown) doll. 1 75. — Henry Meulen : Industrial Justice through Banking Reform. An outline of a Policy of Individualism (London, R. J. James). — Han Ryner : La Philosophie d'Ibsen. — Pensées de tous les pays et de tous les temps sur l'Amour, 2 fr. 60 (éditions du Fauconnier).

Nomenclature des Journaux et Revues en langue française paraissant dans le monde entier, publiée par l'Argus de la Presse, 1922. — Gaston Delavrière : Parmi les Croix de Bois (poèmes). — Georges Palante : Une Polémique interrompue... ou le Bovarysme : un bluff philosophique. — David Morell Anguiano : El origen del mal (Barcelona, 1923).

On annonce la création d'un nouveau journal : Le Semeur, organe d'avant-garde et de transformation individuelle et sociale : Barbé, 21, rue Saint-Pierre, Caen (Calvados) et Mougins, mairie de Colombelles (Calvados), pour tous renseignements.

Pour la « NOUVELLE GLOIRE DU SABRE ». — Voici un aperçu des matières que contiendra la première partie du réquisitoire compact, de VIGNÉ d'Octon, contre les responsables et les criminels de la grande guerre, sous ce titre : Les Crimes du Service de Santé et de l'Etat-Major général de la Marine : « La faillite du Service de Santé. — Plus de 300.000 estropiés par incurie. — La vérité sur le désastre des Dardanelles. — Les cuirassés qui sautent par leurs propres explosifs. — 2.000 cadavres au fond des Détroits. — Les crimes des Conseils de Guerre maritimes : Le martyre du matelot Casanova. — Le mandarinat médical contre les mutilés. — Les grands embusqués de l'« aristocratie républicaine ». — La Terreur en Afrique du Nord, etc., etc. » La 2^e et la 3^e partie suivront de près ; que les camarades qui désirent la publication rapide de ce formidable et sincère réquisitoire se hâtent de souscrire pour aider Vigné d'Octon à rompre la conspiration du silence. La première partie ne sera vendue 3 fr. 50 qu'aux seuls souscripteurs. Après la parution, ce prix sera porté à 4 fr. 50 — prix réel. On peut souscrire contre remboursement, les frais seront comptés en sus. Envoyer les souscriptions à l'auteur, Petite Bibliothèque du Mutilé, 73, Promenade de la Corniche, Marseille.



PARIS. — Les Compagnons de l'en dehors, 49, rue de Bretagne. — Lundi 14 mai à 20 h. 1/2, La question du syndicalisme, par E. Armand et autres.

[Kiosques et librairies où on est assuré de trouver en dehors en vente : Bourse du Travail (angle de la place de la République et de la rue du Château-d'Eau). — face au n° 8, boulevard Saint-Denis — 174, rue du Temple — Maison Commune, 49, rue de Bretagne. — Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc. — 46, avenue d'Italie, Librairie des Vulgarisations sociales, 39, rue de Bretagne, etc.

La Libre Discussion. — Tous les vendredis soir, à 20 heures précises, 16, rue St-Séverin, salle de la Société Auguste Comte.

Société d'études techniques et d'enseignement général. — Tous les lundis soirs, à 20 h. 30, au siège, 88, rue Pelleport, 20^e (Métro Pelleport).

Groupe anarchiste du XIV^e, 111, rue du Château. — Tous les mardis soir, à 20 h. 30, causeries éducatives.

Emancipanta Stelo (Union internationale des Idistes d'avant-garde) — Il suffit d'une vingtaine d'heures pour posséder la langue intern. ido dont le mécanisme est tellement simple qu'il tient tout entier dans les 32 pages du « Petit Manuel Complet en 10 leçons ». Pour suivre le Cours gratuit par correspondance et recevoir le Petit Manuel Complet, écrire à « Emancipanta Stelo », Libertaria Secciono, 45, rue de Meaux, Paris (19^e), en joignant 0 fr. 75 en timbres.

LYON. — Groupe d'éducation individualiste. Maison du Peuple, 169, rue Molière. — Tous les samedis soir, à 20 h. 30.

Causeries Populaires, 17, rue Marignan. — Le vendredi, à 20 h. 30.

MOULINS-SUR-ALLIER. — S'adresser à Roger AUBOIRE, 3, Cours de Belgique (2^e étage).

GRENOBLE. — L'en dehors et les journaux d'avant-garde sont en vente au kiosque, cours Berrias, angle cours Jean-Jaurès.

SYRACUSE. — Grupo individualista « I figli dell' Etna ». Presso Failla Alfonso, via Diana, 5.

L'Initiation Individualiste Anarchiste

(en cours d'impression)

par E. ARMAND

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Nom et prénoms
Adresse complète

(Ecrire très lisiblement).

Nombre de volumes souscrits à 6 francs l'exemplaire

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

389-396 Paul Faure (8 exempl.) 397-398 Bridoux (2 exempl.) 400-404 Groupe de Marseille, par Léopold Faure (5 ex.) 405 Lucien Charton. 406-407 Joseph Prati (2 exempl.) 408 Amadeo Lluan. Il nous manque encore envir. 320 souscriptions.

Service de Librairie

Nous demandons un délai de quelques jours pour l'expédition des volumes. — Les bénéfices résultant de ce service sont versés à la caisse de ce journal. — Joindre le montant de l'envoi en faisant la commande.

Un grand nombre de Préjugés régnent à l'endroit de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste

Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Tracts et nos Brochures

par E. Armand

La Valeur et les conséquences de son abolition	franco
Mon pt de vue de l'anarchisme individualiste	0 15
L'anarchisme comme vie et comme activité.	0 15
Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes.	0 20
La vie comme expérience	0 20
La procréation au pt de vue individualiste.	0 20
Les besoins factices, les stimulants et les individualistes	0 10
Mon athéisme	0 15
A vous, les humbles (placard pap. couleur)	0 20
Le plus grand danger de l'après-guerre	0 30
Lettre ouverte aux travailleurs des champs.	0 25

par Benj. R. Tucker

Ce que sont les anarchistes individualistes.	0 10
--	------

par Voltairine de Cleyre

L'idée dominante (Edition augmentée).	0 20
---------------------------------------	------

par Albert Libertad

La joie de vivre.	0 20
-------------------	------

« Notre » Individualiste (texte français et ido). « Pour la fin de la guerre ». 0 10

Les 16 brochures ou tracts franco : 2 francs. (sous enveloppe : fr. 2,30)

E. ARMAND. — Ou'est-ce qu'un anarchiste?	2 50
— — — Sous les verrous (poèmes)	0 30
— — — Ou il est question de l'illégalisme anarchiste, de l'affaire des Bandits tragiques, etc.	0 20
E. ARMAND. — L'illégalisme anarchiste et le point de vue individualiste.	» »
E. ARMAND. — Amour libre et Liberté sexuelle. Variations sur la volupté	» »
DARROW (Cl.) — Qui jugera le criminel? (les 3).	0 10
	le cent. 3 15
NOTRE INDIVIDUALISTE (français et ido), le cent.	3 »

Autres éditions :

NETTLAU. — Responsabilité et solidarité dans la lutte ouvrière	franco
NIETZSCHE. — Pages choisies	0 15
— — — Ainsi parlait Zarathoustra	7 40
— — — Par-delà le bien et le mal	10 50
— — — La Volonté de Puissance	6 90
— — — Le Crépuscule des Idoles	13 80
L'Antéchrist	6 90
DIVERS. — Pensées sur l'amour	2 60
J. PERRÉ. — Egoïsme et Comédie	0 20
POINCARÉ (Henri). — Science et hypothèse	6 25
— — — Science et méthode	6 25
— — — Valeur de la Science	6 25
RANSOME. — Oscar Wilde	6 15
RÉTIF DE LA BRETONNE. — Plus belles pages	6 40
ROUGEANT. — Graphologie	2 15
REY. — Philosophie moderne	7 15
RECLUS (Elisée). — A mon frère le paysan	0 20
— — — Evolution, Révolution et Idéal anarchiste	6 25
REDAN. — Les Criminels devant la Justice	0 15
RITZ (F.-O.). — Origines de la Vie	0 55
ROGATCHEFF. — L'Idole et sa morale	1 15
SAGERET. — Paradis laïques	6 15
SAINTYVES. — Reliques et Images légendaires	6 40
SENANCOUR. — De l'amour	3 40
STENDHAL. — Plus belles pages	8 50
SCHOPENHAUER. — Fondement de la Morale	3 75
SPENCER (H.). — Les Premiers Principes	21 40
— — — Ou'est-ce que la morale?	5 30

Collections

par delà la mêlée, nos 11 à 42 7 50

Cartes postales, la série de 10 1 »
(5 séries) 4 »

Piqures d'aiguilles, 10 feuilles (140 textes) 1 »

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. « LA LABORIEUSE »
7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS
Téléphone 33.09